RÊVERIES.

VII

—Je vais vous conter—nous disait, ces jours derniers, un de nos amis—un souvenir bien lointain, mais qui n'a, malgré l'âge, rien perdu de sa vivacité dans mon esprit, et qui revient souvent dans mes rêveries.

J'avais huit ans. Nous étions aux environs de Noël. Chacun de nous (nous étions trois enfants dans la famille) faisait ses petits projets, se livrait à des méditations profondes, mettait en page son imagination pour décider quel cadeau nous demanderions à notre maman.

Moi, j'avais choisi un cheval, un sabre, un shako avec un beau pompon, et une trompette; mes sœurs, plus jeunes que moi, avaient donné la préférence à des poupées.

Bien entendu, notre chère mère nous laissait dans le vague, mais sans nous désespérer.—"Demandez à papa Noël, nous disait-elle; c'est lui qui, ce jour-là, se charge du bonheur des enfants."

Et chaque soir, avant de nous coucher, mes sœurs et moi, nous adressions à papa Noël une ardente supplique.—"Oh! bon papa de tous les enfants, lui disions-nous; écoute nos prières, nous t'aimerons bien!"

La date solennelle approchait. Maman nous assurait que nos prières seraient exaucées. Elle avait évidemment des informations certaines.—"Soyez confiants, nous répétait-elle; mais soyez sages aussi: car c'est à cette seule condition que vous serez satisfaits."

Grâce à cette promesse, je me voyais déjà sur mon cheval, sabre au vent, shako en tête et trompette au poing. Mes sœurs discutaient gravement la couleur des robes de leurs poupées. Tous les trois, nous nous faisions des confidences; nous exultions ensemble dans notre joie fondée sur notre espoir, que nous retrouvions dans nos rêves.

Quels heureux moments nous valut notre attente! "Moi, m'exclamais-je en me redressant, je veux un cheval gris."—"Et moi, une robe rose avec une belle tête," répliquait ma sœur aînée!—"Et *moi*, ajoutait la plus petite, *se* veux une robe bleue comme le ciel."

Nous communiquions à maman nos choix. Elle souriait avec mystère et nous couvrait de baisers. Ah! qu'elle était elle-me heureuse de notre bonheur!

* *

Nous touchions à la réalisation de nos espérances. C'était le 23 décembre,—deux jours avant Noël, vers sept heures du soir.... Je m'en souviendrai toujours. On sonne à la porte. Un ami se présente.

—Madame, dit-il à ma mère, un accident est survenu à votre mari; mais soyez sans crainte,—ce n'est pas grave.

Et sur ces pas entrèrent d'autres hommes, avec une civière sur laquelle était étendu mon père tout sanglant.

Ma mère s'évanouit. On courut chez un médecin. C'était une chute de voiture. Elle avait eu pour résultat une profonde blessure au visage et des contusions internes. Les contusions seules présentaient de la gravité. Le docteur, cependant, assura qu'avec de grands soins on en aurait raison.

Mon père fut tout de suite saisi d'une fièvre violente. Le médecin finit par avouer qu'il était en danger de mort. Il recommanda, outre des soins incessants, le plus profond silence autour de son lit.

Ma mère, accablée de son émotion, se tenait constamment à son chevet. Quant à nous, déjà à demi consolés (à cet âge on ne comprend pas) nous voulûmes parler de nos jouets.—"Taisez vous! s'écria maman; pouvez-vous, en un pareil moment, penser à ces naivetés?...."

* *

Noël fit son apparition à la lumière stellaire des fusées, au son des cloches et des bombes, comme un bon roi à son entrée dans ses villes fidèles;—ou plutôt comme un prince illustre et tout-puissant ayant toute la chrétienté pour limites de son royaume. Nous ne mîmes rien à la cheminée. Je crois bien, cependant, que ma petite sœur y porta furtivement son bas et son soulier.

Dans la rue du Canal, depuis la veille, tout était en fête. Les vitrines regorgeaient de merveilles. Les enfants, aux mains de leurs mères, écarquillaient des yeux de convoitise. De temps à autre, ils entraient dans les magasins, et en sortaient joyeusement surchargés des objets de leurs désirs. Ils se les montraient les uns aux autres et disaient avec enthousiasme: "Regarde comme c'est beau!"

Dans toutes les rues, c'était un bruit général, une véritable ergie de pétards et de trompettes. Toute l'enfance, parée des ses plus beaux vêtements, était en l'air, rayonnante et bavarde. Mes sœurs et moi, immobiles dans un coin, nous écoutions en pleurant tout ce vacarme, désolés de n'y pouvoir prendre part, encore plus que des blessures de papa.

Mon affection personnelle faisait peine à voir. Certes, en apercevant, ruisselante de sang, la figure de mon père, j'éprouvai un choc douloureux. Je me mis à crier, et je fus d'abord inconsolable. Mais le calme me revint lorsqu'on eut lavé le visage du blessé, et appliqué sur sa balafre un appareil,—le sang, seule cause de mon émotion, ayant disparu. Mon grand chagrin n'avait duré que quelques instants.

Tandis que ma désolation d'être privé des jouissances de Noël durait déjà depuis deux jours, entravait mon sommeil et ne laissait point prévoir sa fin. Après un long espoir, cette déception était bien cruelle! J'ai maintenant honte de mes sentiments d'alors; mais mon âge était ma justification. A huit ans, la tête et le cœur, qui agissent sans discernement, ne sont pas responsables de leurs actes.

J'avais comploté avec quelques-uns de mes petits amis une sortie triomphale, à grand effet,—tout le monde sous les armes. Chacun de nous devait faire provision de pétards; ma compagnie avait un corps de tambours. Nous nous promettions du bruit.... tout cela tombait dans l'eau!

Dans la famille, nous n'osions plus parler de jouets, mais nous pleurions toujours. Ma mère attribua à notre amour filial notre douleur enfantine. Pauvre maman! Elle oubliait que pour les enfants, rien ne les affecte comme leurs plaisirs, si ce n'est leurs souffrances corporelles.

* *

Mon père semblait aller un peu mieux. Sa fièvre était moins intense, mais sa faiblesse plus grande. Le médecin recommanda de nouveau les soins et le silence. Il fit même prévoir la nécessité d'une opération,—sans en fixer la date. Nous étions au 30 décembre.

Le lendemain, il revint escorté d'un de ses confrères. Après avoir soumis le malade à un nouvel examen, les deux hommes de science eurent une consultation, à la suite de laquelle notre médecin, s'approchant de ma mère, lui dit d'un son grave:

—Madame, l'opération sera pour demain. Je ne vous cacherai pas qu'elle présente quelque danger; mais nous l'avons jugée indispensable. Votre mari consent, et je ne puis que lui offrir mes félicitations pour son courage. Avec son énergie de volonté, il y a grand espoir de guérison.

Le nouvel an fit son entrée sur le cadran des âges, avec son cortège de réjouissances, au milieu du concert titanique des sirènes des steamboats du Mississipi. Ce fut, comme toujours, la reprise d'une joie bruyante, intérieure et extérieure, c'est-à-dire, dans les ménages et dans la rue. On aurait dit qu'il n'y avait dans le monde que des sujets de bonheur.

Notre voisinage, comme pour narguer notre chagrin, se livra à un tapage exceptionnel. Par les fenêtres, mes sœurs et moi, nous regardions les enfants s'ébattre sur les trottoirs et, des détonations de leurs *fire crackers*, effrayer les échos, ou tout au moins les passants.

C'était vers dix heures du matin; maman, les yeux en larmes, vint à nous.

—Mes chers enfants, nous dit-elle, en nous embrassant, prions Dieu pour votre papa; on va lui faire subir une opération qui peut le faire mourir.

Nous nous mîmes tous en prières. Mon père nous fit appeler. Il voulait, lui aussi, nous embrasser avant de se soumettre au danger que le menaçait.

—Adieu, mes enfants, nous murmura-t-il;.... mais j'espère vous revoir bientôt. Si je me trompais, soyez sages et aimez bien votre bonne maman....

A ces mots, une larme lui vint aux yeux, et il se cacha la figure dans les mains.

Cette vue nous toucha profondément. Nous fîmes retentir de nos cris la chambre du malade. Ma mère nous emmena tendrement et se remit près de nous à prier. Le médecin l'avait engagée à s'éloigner, craignant les effets de sa sensibilité extrême.

L'opération dura une heure... Oh! cette heure d'anxiété mortelle! Un spectacle qui m'est toujours resté vivant dans la mémoire, c'est le supplice de ma mère durant ces soixante éternelles minutes.

Si l'on avait jamais pu douter de son amour pour mon père, on aurait à ce moment facilement reconnu son erreur. Quel exemple d'affection conjugale! Quelle vivacité dans son attachement à son mari! C'est là que j'ai vu combien la femme est profondément aimante, et quels trésors de ferveur sont cachés dans son âme. Plus tard, lorsque le jugement m'est venu, ce souvenir m'a inspiré, pour le beau sexe en général, le plus tendre des respects.

Ce que l'angoisse a de plus poignant et de plus tragique se peignit, tour à tour, sur le visage de ma mère. Elle se tordait et se raidissait sous la souffrance. Elle étouffait ses sanglots et suffoquait. On eût dit que le malade, c'était elle.... Une véritable *mater dolorosa!*

Je vous assure que pendant cette scène, nous ne songions point à nos jouets. Nous nous jetions dans ses bras, en pleurant avec elle. Je montais sur ses genoux et lui pressais la tête, en lui criant: "Ne te désole pas, maman! Mon père nous a dit qu'il nous reverrait bientôt." Mes sœurs lui baisaient les mains et lui répétaient mes paroles.

Enfin, le médecin apparut à la porte de notre salon:

—Madame, dit-il, votre mari a résisté admirablement. Nous le croyons sauvé; mais il a maintenant absolument besoin d'un repos de quelques heures. Je reviendrai ce soir.

Je vis ma mère renaître à la vie. Sur son visage, qui reprit ses couleurs naturelles, les ombres de la douleur s'évanouirent devant le rayonnement de la joie. De son mouchoir baigné, elle s'essuya les yeux et nous attira sur son sein en s'écriant: "Merci, mon Dieu!.... Vous avez entendu, mes enfants? Il ne faut faire aucun bruit, afin de ne pas éveiller votre papa".... Et elle se précipita vers le lit du blessé.

En voyant maman se consoler, nous reprîmes notre sang-froid. Ma plus jeune sœur dit tout bas: "Ma *pépette!*".. "Chut!" lui fis-je, en la secouant. Elle me regarda d'un air navré.—"Ta pépette viendra plus tard", lui dis-je pour lui rendre l'espérance, ce dernier bien des malheureux.

Mon père, très pâle, dormait sur son oreiller. On avait fait disparaître de la chambre toutes les traces de l'opération. Nous vînmes, sur la pointe des pieds, jusqu'à son chevet. Ma mère, qui le contemplait, penchée sur sa tête, nous fit signe de nous retirer.

* *

Le premier jour de l'an s'écoula donc chez nous dans le silence et le recueillement au milieu d'une odeur nauséabonde de remèdes, portes et fenêtres closes.

Malgré moi, je le comparai à celui de l'année précédente, où nous avions donné une brillante réception. J'avais, toute la nuit, dévoré des gâteaux jusqu'à l'indigestion; et la domestique, avant l'heure, avait dû me conduire au lit, après avoir dégagé mon estomac.

Pendant que ma pensée s'égarait dans ces tristes réflexions, on sonna à la porte d'entrée. J'y courus, très heureux d'avoir l'occasion de me dégourdir les jambes. C'était une jeune femme couverte de haillons, maigre, jaune, et tenant dans ses bras un chétif petit enfant, qui me fit risette. Elle demandait la charité.... Ne pourrait-on donner aux pauvres de quoi vivre le premier jour de l'année, et les mettre en mesure de jouir de la fête, sans demander du pain?.... Référé à nos philanthropes.

J'avais dans ma poche un nickel que je tendis à la mendiante, en lui disant: "Tenez, aller acheter un jouet à votre bébé." Et je refermai la porte, en réfléchissant que je voudrais bien en avoir un moi même. Ma mère, qui m'avait entendu, tousa et se retourna vivement.

Enfin, notre père, put entrer en convalescence. Nous étions au 15 janvier. Maman avait retrouvé sa gaîté ordinaire. Ce jour-là, elle sortit et, en rentrant, nous embrassa avec un bon sourire. A voix basse, elle dit quelques mots à mon père qui sourit à son tour.

Le lendemain, à notre réveil, quel fut notre étonnement et notre ravissement! Au pied de nos lits, bien en vue, s'étalaient les jouets que nous avions tant désirés!

—Mes enfants, nous dit notre mère, c'est peut-être un peu tard; mais, quand il s'agit d'un plaisir, mieux vaut tard que jamais. Maintenant, amusez-vous, soyez heureux, vous en avez le droit puisque votre papa est en voie de guérison.

FRANÇOIS TUJAGUE.

LES VIEUX NIDS.

Connaissez-vous rien de triste, en hiver,
Comme les vieux nids perdus dans les haies
Où se balançant au front des futaies,
Dans les rameaux nus et couleur de fer!

Tous furent l'effort de couples fidèles,
Au printemps dernier, cachés à nos yeux,
Tous eurent deux mois des hôtes joyeux,
Des appels d'amour et des frissons d'ailes.

Et tous maintenant, aux regards livrés,
Ont perdu leur charme avec leurs mystères;
Ils roulent au vent, noirs et solitaires,
Berceaux refroidis, lits déshonorés.

Et le renouveau qui demain va rendre
L'ombre et les oiseaux aux bois ralumis,
Ne ramènera personne aux vieux nids,
Qui sont désormais à qui vent les prendre.

Certes, les oiseaux s'aimeront toujours,
Mais ils logeront dans des maisons neuves....
Rien ne refleurit dans les âmes veuves:
Vieux nids et vieux cœurs font fuir les amours.

L'appétit du brochet.

Voici un exemple, tout récent, du degré auquel peut atteindre la voracité du brochet:

Un batelier du canal de Ramsay, en Angleterre, aperçut, le 28 juin dernier, non loin du château de Peterborough, un brochet flottant presque inanimé à la surface de l'eau.

Il s'en rendit maître facilement, le tua, l'ouvrit et trouva dans son estomac, avec un petit brochet d'une demi-livre, un morceau de fer long de six pouces, large d'un pouce, épais de trois quarts de pouce et pesant une livre et demie.

Ce mets indigeste avait crevé l'estomac et les intestins du poisson vorace, qui ne pesait pas moins de sept livres.

Un oiseau n'aurait à moins, même en n'étant pas brochet.

MODES PARISIENNES.

ÉLÉGANTES TOILETTES DE RÉCEPTION.

Le costume de droite, en taffetas blanc-rosé, est garni de bretelles en velours rouge cardinal. Le tour de la jupe est orné d'un biais de ce même velours. Des pavots roses sont posés sur chaque épaule, et deux araignées en or sont attachées au corsage.

Le sujet du centre porte une superbe robe en soie chinée à dessins, garnie de dentelle blanche et de nœuds en satin blanc.

Le costume de gauche, en soie gros grain rose-cendré, est orné de plusieurs rangées de dentelle; la basque et les manches sont garnies de ruban vert-pâle.

Souvenirs d'Italie.

UNE CANONISATION.

En arrivant à Rome à la fin de novembre 1881, j'apprends qu'une Canonisation doit bientôt avoir lieu, celle du bienheureux Benoît Labre, né en France, près de Boulogne-sur Mer. Le serviteur de Dieu fit preuve dès son enfance d'une grande piété. N'ayant pu être admis chez les Chartreux, comme il le désirait, il traversa les monts et vint en Italie où sa vie s'écoula dans la prière, la pénitence la mortification. Il passait ses nuits dans les ruines du Colisée, des matinées entières à Ste Marie des Monts vivant d'aumônes et de débris ramassés sur la voie publique. Il s'était réduit à la condition d'un mendiant sans asile, lui qui était né dans l'aisance, et finit par mourir d'inanition et de misère sur un lit d'emprunt, après une défaillance qui le prit devant cette image de la Madonne dans l'église où il prie si souvent et où son corps repose. Voilà ce qu'on me raconte. On ajoute que des évêques venus de toutes les parties du monde doivent, par leur présence, ajouter à la splendeur de la solennité dont la date est fixée au 8 Décembre. On m'a tellement répété qu'il est trop tard pour obtenir des invitations, que des évêques même ont été refusés, que d'abord je me laisse à peu près décourager. Puis le désir d'assister à cette cérémonie me revient plus vif que jamais; je me ravise et me décide à tenter la fortune; au fait, pourquoi pas? J'ai une pressante lettre de recommandation de M. Levy Morton, alors notre ministre à Paris, pour M. Marsh, notre ministre à Rome. Une amie, Madame Bentivoglio, des Bentivoglio qui ont régné à Bologne, et dont le frère a été gouverneur du château St-Ange sous Pie IX, a écrit en ma faveur au Maître de Chambre du Pape, Monseigneur Macchi, aujourd'hui cardinal; par nos banquiers, MM. McQuay et Hooker, je me tiens en rapport avec Mgr Hostlott, Recteur du collège américain à Rome. Il me témoigne la plus cordiale bienveillance et me donne aussi une lettre d'introduction pour l'arbitre de nos destinées en cette circonstance. Le cœur plus léger nous nous présentons au Vatican le 6 décembre. Trois salons précèdent celui dans lequel le Maître de Chambre reçoit. Nous attendons dans le second que la personne venue avant nous se retire. Quand elle sort, je reconnais et je salue le cardinal Guibert que j'ai vu très souvent à Paris. Mgr Macchi nous reçoit les deux mains tendues, et s'adressant à moi: "J'attendais votre visite plus tôt; je l'aurais prévenue si mes occupations, très nombreuses en ces derniers temps, m'en avaient empêché. Comme le Pape, j'aime beaucoup l'Amérique et les Américains. Je suis très content de vous voir." Il ajouta quelques paroles sympathiques en voyant mes vêtements de grand deuil, et prit ensuite connaissance de la lettre dans laquelle Mgr Hostlott me représentait comme "appartenant à une illustre famille catholique, bienfaitrice de la Sainte Eglise romaine." Mgr Macchi nous sourit gracieusement: (Bon! pensai-je; pour la première fois mes ancêtres m'auront été de quelque utilité.) Vous désirez sans doute assister à la Canonisation?—Monseigneur ce nous serait une grande joie.—Il est bien tard. Ne pourriez-vous nous donner un mot pour Mgr Ricci-Paracciani? (Le majordome des palais du Pape, plus tard cardinal).—Il est entendu entre Mgr Ricci et moi qu'il ne me recommandera personne et que je lui rendrai ce bon procédé; mais j'ai droit à des billets pour ma famille et pour mes amis: je ne vous oublierai pas et me ferai un plaisir de vous en envoyer."

Sur ces gracieuses paroles, comprenant que l'audience est terminée, je remercie avec effusion et je me lève pour me retirer, le prélat nous reconduisant Berthe et moi jusqu'à la porte du dernier salon et là, prend congé avec une courtoisie tout-à-fait amicale.

Le lendemain, nous prenons un cocher pour nous conduire à St-Jean de Latran. La voiture parcourt la Lungara, passe devant le Mausolée d'Adrien, traverse le pont St Ange, s'engage dans ces rues qui me sont encore inconnues. Au bout de l'une d'elles, j'aperçois un édifice immense dont la triple, ou plutôt la quadruple rangée d'arcades superposées se découpe sur l'azur profond du ciel: je reconnais le Colisée. Je donne au cocher l'ordre d'arrêter; nous descendons de voiture, je fonde avec un religieux respect cette enceinte où chaque grain de poussière a été imprégné du sang des martyrs. L'amphithéâtre de Flavien, appelé plus tard Colisée, pouvait contenir plus de 105,000 spectateurs. Il fut commencé sous Vespasien, des milliers de prisonniers juifs y furent employés. Il fut terminé sous Titus qui en fit la dédicace dix ans après la ruine de Jérusalem. Il y eut des chasses, des combats d'éléphants, des combats de grues, des combats de gladiateurs, des batailles terrestres, des batailles navales. Ces fêtes de meurtre, dont s'enivrait le peuple-roi, durèrent cent jours et coûtèrent la vie à dix mille captifs et à cinq mille animaux sauvages dont plusieurs furent tués par des femmes. Des billets furent jetés aux assistants dont quelques-uns gagnaient jusqu'à des esclaves, des vases d'or, des navires. S'il faut en croire la tradition, l'architecte du Colisée nommé Gaudentine, aurait été un des premiers martyrs chrétiens. L'esprit rempli de ces souvenirs, nous voyons l'arène d'où les gladiateurs envoyaient à l'empereur ces mots si touchants dans leur abjection: "César, ceux qui vont mourir te saluent"; nous voyons la loge impériale, celle des sénateurs, celle des Vestales qui pouvaient faire grâce aux gladiateurs en abaissant le pouce. Nous pénétrons derrière les grilles en fer qui retenaient les bêtes féroces captives jusqu'au moment où on les faisait pénétrer dans l'arène; on nous montre les conduits par où s'écoulait le sang des victimes. Il y avait aussi des tuyaux qui contenaient les eaux de senteur destinées à purifier l'atmosphère souillée par l'odeur du sang.

Avant 1874, le dimanche et le vendredi de chaque semaine voyaient une foule pieuse se joindre à la confrérie fondée par St Léonard du Port-Maurice, pour parcourir les stations du Chemin de la Croix érigé au Colisée par Benoît XIV. Les confrères partaient de leur oratoire situé au Forum, une grande croix de bois marchait en tête; elle était portée, d'ordinaire par le cardinal protecteur de la confrérie, revêtu du sac de la pénitence. Cette procession était suivie de celle des Sœurs s'avançant comme la première, précédée de la croix portée par une dame romaine. Le double cortège se dirigeait lentement vers le Colisée au chant des cantiques; on s'arrêtait à chaque station, puis la procession terminait à son oratoire. Nous avons passé des heures au Colisée ressuscitant par l'imagination un passé disparu et nous devons nous hâter pour rentrer avant l'*Ave Maria*. En revenant à la Villa Lante, j'apprends qu'un messager du Vatican est venu en notre absence porter des billets pour la cérémonie du lendemain. Sur les billets ces mots: "avec les compliments de Mgr Macchi." Ses promesses n'étaient donc pas de l'eau bénite de cour. Au reste, je dois le dire, toutes les fois que j'ai eu affaire aux Italiens, en Italie, j'ai trouvé qu'ils tenaient beaucoup plus qu'ils ne promettaient.

GUY DE MORANT.

A continuer.

Magasin du Bon Marché
61 Rue Royale
(NOUVEAU No 313),
F. A. BRUNET.
Horloger, Bijoutier, Joaillier
Marchand de Montres, Pendules, Orfèvrerie, Lunettes, Diamants et Bijouterie de toutes descriptions.
Cannes et Ombrelles à pomme d'or et argent.
Achat et échange de vieil or et argent.
Montres et Bijoux de toutes sortes réparés par des ouvriers compétents.
14dec95—1an

E. BARBIER.
Horloger - Bijoutier
60, rue Royale, 60
(Nouveau numéro 308.)
Entre Bienville et Conti
Grand assortiment DE MONTRES, PENDULES, DIAMANTS, BIJOUTERIE, ARGENTERIE
Massive et Plaqué.
Lunettes et Pince-nez.
RÉPARATIONS DE MONTRES, PENDULES, Bijouterie et tous objets concernant sa profession.
Garantie complète, Prix modérés.
1er déc—1an 1er jan inc

AVIS.
LE SOUSSIGNÉ A TRANSFÉRÉ SON ÉTUDE AU (NOUVEAU) NUMÉRO 323 RUE BARONNE, PRÈS DE L'ENTOUR NUE UNION. $50,000 A PRÊTER SUR HYPOTHÈQUE SUR PROPRIÉTÉS FONCIÈRES.
EMILE J. BARNETT,
NOTAIRE PUBLIC.
1er déc—1m dim mar vend

BANDAGES HERNIAIRES
Ajustés avec perfection à très bas prix. Applications pour difformités et Bonneterie élastique faites sur commande. En magasin une grande variété de ceintures de support de bandages herniaires et d'articles en toile.
A. McDERMOTT,
114, rue St-Charles, au coin de la place Lafayette.
4 juil95—1an

PIANOS PLEYEL
Importés directement de Paris à des prix très bas.
PAIEMENTS MENSUELS FACILES.
PHILIP WERLEIN, SEUL AGENT.
713 - RUE DU CANAL. - 713
13 déc—6 m-dim mar ven

L'APPARENCE D'UN PIANO
N'a rien à faire avec son timbre. Les bons ébénistes font tous les pianos avoir l'air d'être bons.
LES PIANOS
WEBER, EMERSON
-:- et HARDMAN
Sont vendus selon leur valeur. Leurs qualités de son parfait, de touche délicate et durable, leur donnent la place d'honneur dans plus de 150 000 résidences.
JUNIUS HART, 1001 rue du Canal.
1er sept—1 an—dim mar, ven

CE SONT LES MEILLEURS
STEINWAY
KNABE
SCHMER
MEHLIN
BEHR
FISHER
SHONINGER
PLEYEL
KROEGER
PIANOS
Et par conséquent les plus durables et les meilleurs marchés. Ne pouvant s'acquérir que de la bonne et vieille maison de
GRUNEWALD.
715 RUE DU CANAL.
24 jan—1an

Que Faut-il Acheter?
Pour cadeaux de Jour de l'An, c'est ce que tout le monde se demande en ce moment. Nous avons un grand magasin, rempli d'objets. Nouveautés en argent, bijouterie en or et en pierres précieuses, jolies montres, pendules françaises et objets artistiques, le tout aux prix les plus tentants.
FRANTZ & OPITZ,
Bijouterie et Beaux-Arts.
129 rue Bourbon, près Canal.

LA FARINE DUTAUT
EST LE MEILLEUR ALIMENT DES ENFANTS. — 40 ANS DE SUCCÈS
PARIS, 9, r. Guillemites. New-Orleans: FOUGERA, LYONS & Co, 42, Camp Street

C'est Maintenant qu'on pense à ce dont on a besoin pour le
JOUR DE NOEL,
"LE BIJOUTIER,"
A LE STOCK LE PLUS PARFAIT DE
DIAMANTS,
EMERAUDES,
RUBIES,
OPALES,
MONTRES,
JOAILLERIE,
ARGENTERIE,
NOUVEAUTÉS ET CHOSES UTILES.
Les objets à la mode sont: des Punaises, Abeilles, Mouches, Serpents, Oiseaux, Hiron-delles, lézards etc., en or, et émaillés comme Brosses, Epingletes pour Voile et Cravates, et Châtelaines, articles construits et conformes à la nature qu'ils semblent se mouvoir de vie et d'animation.
RUE DU CANAL, 631 à 635.
NOUVEL HOTEL ST-CHARLES
COIN GRAVIER.
15 déc—3m

et se débattit si bien qu'elle lui échappa et s'élança à travers le jardin. Kreuzberg, vite exaspéré, se mit à sa poursuite.

Et c'est alors que retentit le cri:

—Au secours, maman!.... Au secours!

Cependant, Marie de La Mothe-Ardent arrivait sur son balcon, juste comme Natacha, tréburchant dans sa course, tombait sur une bordure de violettes. Kreuzberg, qui la rejoignait, la releva et, malgré sa résistance, lui planta un sonore baiser dans les cheveux.

—Voulez vous laisser cette enfant? cria Marie d'une voix etranglée. Je vous dis de laisser cette enfant!

—Et! madame, riposta Kreuzberg, est-ce donc un crime d'aimer les enfants de ses amis?

—Et moi, moi, balbutia Natacha au milieu d'un sanglot, moi, je vous déteste!

—Tu ne me détesteras pas toujours, petite; et vous auriez vraiment tort, madame, si vous lui appreniez à ne pas m'aimer.—Et maintenant, serai-je indiscret en vous demandant une heure d'entretien?

Marie, toute pâle, se cramponnant à la balustrade du balcon, jetait à Kreuzberg des regards chargés de haine, de mépris. Et elle murmurait entre ses dents:

—Kreuzberg ici, au lieu de Michel!.... Kreuzberg, l'infâme, le traître, le mauvais génie de Michel!....

Et elle avait déjà la sensation qu'elle était irrémédiablement perdue; et l'appréhension du danger étouffa un peu son indignation.

D'un geste elle appela Natacha, qui était demeurée en arrière, tandis que Kreuzberg s'approchait du balcon.

Elle l'éleva à elle, sécha ses larmes en lui baisant les yeux; puis:

—Continue de jouer, chérie!

—Oui, maman, fit Natacha à l'oreille de Marie; mais dis-lui de s'en aller.

—Je ne peux pas, chérie, c'est un ami de ton papa. Il m'apporte de ses nouvelles.

—Alors, laisse-moi entendre.

—Non. Tu sais bien qu'il y a des choses que les petites filles ne doivent pas entendre. Va, va.

—Promets-moi qu'il ne te fera pas pleurer....

—Rappelle-toi toi, que tu m'as promis d'être toujours bien obéissante. Va donc!

Natacha, toute triste, n'ayant plus, mais plus du tout envie de jouer, se mit à rouler autour des pelouses.

Et Kreuzberg, d'un pas assuré, gagna le perron de l'hôtel.

C'était un homme de trente-cinq à quarante ans, à la forte tête, aux traits accentués et durs, comme taillés à coups de hache, aux yeux gris de fer sous un front bas, carré, couronné d'une épaisse masse de cheveux blonds. Il avait une bouche énorme, avec des dents de fauve, heureusement cachée par une barbe aussi fournie que dure. Et tout respirait en lui, surtout ses yeux et son nez d'aigle, la puissance, la volonté et la plus tenace ambition.

Une cuirasse et un casque l'eussent tout de suite transformé en un de ces hauts barons qui jadis pillaient les villages et rançonnaient les voyageurs.

Il resta quelques minutes dans le vestibule et acheva de lire son courrier, laissant à Marie de La Mothe-Ardent le temps de se remettre; car il était d'avis que les discussions n'aboutissent à rien lorsqu'on a affaire à des femmes affolées. Il fit même dire à la mère de Natacha que "le monsieur qui venait d'arriver avait, tout le temps, repasserait cette après-midi, si elle le désirait."

Mais on lui répondit aussitôt qu'il allait être reçu dans quelques instants. Et dix minutes ne s'étaient pas écoulées qu'on l'introduisait dans la chambre de la jeune femme.

Malgré la terreur qu'il lui inspirait, elle ne put s'empêcher de l'accueillir hautainement.

—Que me voulez-vous? Parlez vite, je vous prie....

—Là, là, fit-il, de son ton de faux bonhomme, comme vous recevez le seul ami sincère que vous ayez jamais eu!

—Ah! oui, prononça-t-elle avec un rire amer, vous, mon ami!.... c'est votre intention!.... Mais enfin, si vous venez me trouver, ce n'est sans doute pas en votre nom, à vous, et c'est pour me parler, probablement, d'autre chose que de votre amitié?.... Que me voulez-vous?

—Au contraire, parlons d'abord de cette amitié, que vous avez toujours eu bien tort de dédaigner et dont je viens vous donner une nouvelle preuve aujourd'hui. Je lis bien, dans vos yeux, l'épithète d'hypocrite, que vous mourez d'envie de me décocher; mais ce n'est pas de ma faute si vous avez obstinément refusé de me comprendre chaque fois que j'ai essayé de vous exposer mes idées; dans votre orgueil d'être une La Mothe-Ardent, vous refusez, d'ailleurs, de rien comprendre aux nécessités du siècle. Et vous voilà vaincue, aujourd'hui; et, sans moi, Dieu sait dans quelles conditions vous le seriez!

Très orgueilleuse, Marie dit:

—Je ne vois vraiment pas en quoi je suis vaincue. Et si j'ai momentanément, dans un sage esprit de conciliation, cédé aux désirs de mon mari....

Wilhem Kreuzberg l'interrompit, très ironique:

—Permettez, belle Marie....

—Si vous tenez à ce que je vous écoute encore, n'oubliez pas que je m'appelle princesse Serenoff!

—Vous ne devez pas en être bien sûre, puisque, sur une simple injonction de la princesse douairière, vous avez consenti à reprendre votre nom de jeune fille, nom tout aussi respectable, du reste, les familles ducales de France valant bien les familles princières de Russie, et qui est votre meilleure garantie contre la rancune, les exigences de la vieille princesse Anna.

Marie tressaillit. Ce nom, sa dernière arme peut-être contre la haine de l'orgueilleuse, de l'impérieuse mère de Michel, on l'avait justement sommée tout à l'heure d'y renoncer!.....

Wilhem Kreuzberg reprenait:

—Examinons donc bien votre position, Mlle de La Mothe-Ardent. Croyez-bien que c'est le seul nom auquel vous avez droit désormais. Et encore!..... Mais n'anticipons pas.—Il y a quelques années, orpheline de père et de mère, vous vous trouviez dénuée de toutes ressources, lorsque j'eus l'heureuse chance de vous rencontrer à Tiflis, où je venais surveiller les intérêts de mes maîtres, le prince Michel Serenoff et sa mère la princesse Anna....

—Ah! prononça sourdement Marie, maudit soit le jour!....

—Eh! morbleu, vous n'auriez aucunement à le maudire, si vous aviez eu la sagesse de m'écouter! C'est moi, pourtant, qui vous signalai à la princesse, laquelle cherchait justement une institutrice pour sa nièce Gertrude; c'est moi qui lui rappelai que son mari et votre grand-père avaient été compagnons d'armes; c'est moi qui fis valoir la fierté de votre caractère, la valeur de votre nom. Et vous me rendrez, je pense, cette justice que vous fûtes accueillie, dans la famille Serenoff, non pas comme une banale institutrice, mais comme une amie frappée par l'infortune, comme une égale, digne de tous les égards.

—Je ne refuse jamais de reconnaître ce qui est vrai; mais oseriez-vous affirmer que vous n'aviez pas déjà formé l'abominable projet?.....

—Non, non! déclara Kreuzberg; et, d'ailleurs, il n'avait rien de si abominable. Nous sommes dans un siècle où la seule puissance réelle est l'argent. En quoi suis-je coupable d'avoir rêvé cette puissance.... pour vous?.....

—Et pour vous en même temps!.... Et au prix de quelle infamie!

—N'exagérons pas, s'il vous plaît! On n'est infâme que lorsqu'on ne réussit pas.... ce qui, comme vous n'avez pas voulu suivre mes conseils, a été votre cas. Et la vieille princesse ne cesse de répéter que vous êtes une petite infâme! C'est justement son mot.

Kreuzberg eut un large rire et se caressa la barbe. Puis:

—Non! L'abominable projet, ainsi que vous dites, ne germa dans mon esprit que lorsque je constatai l'influence considérable que vous preniez sur la vieille princesse, sur sa nièce Gertrude et.... et sur notre joli prince Michel. Je me dis alors: "Voilà pour l'avenir la maîtresse de cette maison!...." mais pour l'avenir seulement, le présent appartenant non pas à la princesse Gertrude, mais à sa gigantesque fortune, que la princesse Anna mijote pour son fils depuis plus de quinze ans. Donc, entre vous et le prince, il y avait Gertrude....

—Et vous aussi, puisque vous prétendiez m'aimer!

—Oh! moi, fit Kreuzberg d'un ton détaché, j'étais le trait d'union, le petit cousin, le factotum, le parent pauvre devenu intendant; n'oubliez pas qu'une Kreuzberg a épousé jadis un Serenoff et que, quoique notre parenté ne soit pas des plus rapprochées, j'appelle la princesse ma tante, et Michel mon cousin.

—Ensuite! ensuite! Toutes ces considérations sont parfaitement inutiles! s'écria Marie avec irritation.

—Pardon! Je tiens à établir nos responsabilités respectives. Mon idée à moi, c'était que nous nous missions bien d'accord avant tout, que je fisse manœuvrer les fils de l'intrigue. Et, si vous m'aviez écouté, Michel tombait amoureux fou de vous....

—Il me semble que sur ce point, monsieur, on s'est passé de votre intervention? interrompit Marie, toujours très hautaine.

—Oui; mais, moi, j'aurais empêché que vous ne tombassiez vous-même dans le même état. Une femme amoureuse, cela n'a plus de volonté. Donc, Michel aurait été toqué de la ravissante, de l'exquise, de la délicieuse institutrice française; mais, si elle avait cru en moi, ladite institutrice, fille de grande race et d'honneur, se serait refusée et aurait donné à son amoureux le conseil d'obéir à sa mère d'épouser sa cousine Gertrude.

—Croyez-vous vraiment utile de me reparler de ce tissu d'intrigues que j'ai toujours dédaigné?

—Mais oui, ne fût-ce que pour vous faire sentir une dernière fois votre imprudence. Il fallait favoriser ce mariage, et puis vous consacrer à la princesse douairière; et, quant à la jeune princesse, à cette Gertrude dont la mère est morte de la poitrine, il fallait attendre simplement que la maladie la prît à son tour, ce qui arrivera immanquablement dans quelques années. Et c'est alors que, sur la demande instante de la princesse douairière, vous auriez épousé Michel, aux yeux de tous, au lieu de consentir à ce mariage clandestin qui, je vous le garantis, n'a été qu'une frime, et que vous auriez joui d'une fortune seigneuriale, au lieu de vous trainer d'hôtel en hôtel, avec des subsides de jour en jour plus raréfiés....

—Et que j'aurais été, n'est-ce pas, l'amie du galant homme qui s'appelle Wilhem Kreuzberg?

—Il me semble, ma belle Marie, que de diriger si habilement l'existence d'une femme, cela aurait bien valu quelque reconnaissance, quelque récompense?

Marie, le visage empourpré, la poitrine soulevée d'indignation, de dégoût, murmurait en elle-même:

"Oh! le misérable! le misérable!"

Et son épouvante grandissait parce qu'elle se rappelait qu'elle n'avait jamais pu détromper Michel sur le compte de ce bandit, qu'il lui coupait la parole dès qu'elle voulait parler de Kreuzberg qu'il croyait fermement au dévouement de ce faux ami qui ambitionnait pourtant de lui voler sa femme et, par elle, sa fortune. Mais elle eut un mouvement superbe de dignité outragée.

—Quoi qu'il m'arrive, monsieur, je m'applaudirai toujours d'avoir dédaigneusement repoussé les abominables conseils qui vinaient de vous! J'ai aimé loyalement le prince Michel, comme il m'a loyalement aimée....

A continuer.